L'ANGLAIS
A PARIS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Repréſentée, pour la premiere fois, à Paris le 12 Mars 1783.

PAR M. D'.....Y, l'aîné.

NAPOLI

A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande, vis-à-vis de la rue du Fouarre.

M. DCC. LXXXIII.

PRÉFACE.

TOUJOURS des Anglais ſur la ſcene ! c'eſt vrai : on aime à voir ceux que l'on eſtime. Mais pourquoi les mettre ſans ceſſe en oppoſition avec nous ? Pourquoi leur faire faire des actions dont nous ſommes tout auſſi capables qu'eux ? La réponſe eſt facile : il faut des contraſtes dans les caracteres. Un homme qui ſecourt l'indigent expirant à la porte du riche, nous attendrit s'il eſt étranger. Qu'un Français en faſſe autant, on l'admirera. Les ſentimens qui remuent l'ame fortement, ſont ceux que l'on doit préférer au Théatre. L'admiration vient dans l'eſprit, la compaſſion part du cœur : l'une eſt froide, l'autre fait verſer des larmes.

Quelques perſonnes ont murmuré de ce que je n'avois donné au Chevalier de Razilli que des ridicules. Il étoit, diſoit-on, néceſſaire de le montrer auſſi généreux que le Lord : alors on auroit vu qu'il eſt très-poſſible d'avoir, ſous l'écorce de la frivolité & l'apparence de l'étourderie, une ame ſenſible. Le Chevalier de Razilli devoit enfin contribuer au dénouement de la Piece, paroître ſur le champ de bataille, faire connoître la Marquiſe..... De-là le pathétique. N'en

déplaiſe à la critique, j'aurois manqué mon but.

Premiérement, ce n'eſt point le *Français à Londres*, mais l'*Anglais à Paris*. Voilà celui que l'œil du ſpectateur ne doit jamais perdre de vue; voilà le ſeul pour lequel il doit s'intéreſſer. Je ſçais apprécier mes Compatriotes; on me verra dans l'occaſion leur rendre juſtice, & les peindre tels qu'ils ſont; c'eſt-à-dire, tantôt ſenſibles, humains, généreux, tantôt frivoles, indifférens, étourdis, mais toujours nobles & dignes du nom qu'ils portent.

Secondement, tout intérêt partagé s'affoiblit; de-là, les répétitions, la langueur, la monotonie; la répétition d'une ſcene ternit celle qui la précédoit; variez les ſituations, vous multiplierez les plaiſirs du ſpectateur.

Troiſiémement, l'arrivée ſubite du Chevalier, qui n'eſt cenſé connoître la Marquiſe que comme nos agréables connoiſſent quantité de femmes auxquelles ils n'ont jamais parlé, m'auroit jeté dans un embarras cruel. Que lui faire dire? *Arrêtez, Milord, c'eſt la Marquiſe de Volmar....* C'eſt bon juſqu'à préſent..... Mais enſuite..... *Ah Madame!... Ah Milord! Ah Milord! Ah Madame!* C'eſt fort beau, j'en conviens: que lui auroit-on répondu? je n'en ſçais rien. La ſcene

ſeroit devenue entortillée, coupée, & chacun, comme cela doit être, auroit voulu parler à ſon tour quand il n'y avoit plus rien à dire : voilà ce que j'ai voulu éviter. Du moment que la Marquiſe a pardonné à ſon amant, il eſt inutile de les retenir plus long-temps dans un endroit qui leur rappelle à chaque inſtant le danger qu'ils ont couru l'un & l'autre. Il faut paſſer auſſi-tôt à la moralité, & faire diſparoître les perſonnages. Qu'importe qu'ils ne ſoient plus devant les ſpectateurs, pourvu que l'imagination en ſoit encore frappée. J'ai entendu dire au célebre Garrick que le difficile étoit de faire tomber la toile à propos.

Nous voyons tous les jours dans notre Capitale des Anglais étaler à nos yeux le mêlange bizarre de la philoſophie & de l'extravagance : voilà préciſément celui que j'ai choiſi. Cet homme a des maîtres, parce qu'il eſt du bon ton d'en avoir ; mais il ne prend point de leçons, & ſe contente de demander à M. Duval ce que l'on donne à l'Opéra. L'Etranger opulent voyage le plus ſouvent par ennui ou par curioſité ; la premiere ivreſſe paſſée, le même ennui le reprend & le promene juſqu'à ce qu'il ſoit fatigué ou ruiné.

Un mot ſur les épiſodes. L'épiſode appartient au Drame comme au Poëme : s'ils ne ſont pas néceſſités par le ſujet, ou amenés par la circonſtance, plus de vraiſemblance, par conſéquent plus d'intérêt. Ce ſont des chevilles, dit-on, dans les Pieces de théatre ; mais ces chevilles ſont la ſolidité de la charpente : ſans elles il n'y a plus de liaiſon. Examinons le lieu où je les ai placées.

La Marquiſe de Volmar déſeſpérée de ſe voir trahie par ſon amant, veut périr de la main de celui qui l'a déshonorée : ſous le nom du Comte ſon frere, elle lui envoie un cartel, & lui donne rendez-vous dans une place publique : elle auroit pu choiſir un autre endroit ; mais c'eſt une femme qui ignore les précautions dont on doit ſe ſervir en pareil cas. Si le lieu de la ſcene eſt juſtifié, mes épiſodes le ſont auſſi. En effet, y a-t-il rien de plus ordinaire que de rencontrer dans une place publique un Cocher de fiacre, des Muſiciens en ſérénade, des malheureux ſans aſyle, & ne ſçachant où paſſer la nuit ?

L'indulgence avec laquelle le Public a bien voulu recevoir mon premier eſſai dans ce genre, me fait eſpérer qu'il verra du même œil mes autres productions. Je ne ſçaurois trop l'engager

à entrer dans l'embarras de celui qui écrit pour un Théatre où l'on ne peut dire que certaines choſes. Chaque Spectacle a ſon langage, comme chaque Province a ſon patois. Ce qui produiroit ailleurs un effet impoſant, feroit peut-être rire au Spectacle des *Variétés Amuſantes*: ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe quelquefois y employer le pathétique; mais il ne faut y remuer l'ame qu'à un certain point. Le coup porté, on doit revenir à la plaiſanterie, & marier enſemble le comique & le larmoyant. Laiſſons enfin *le Rubens* décorer les galeries de nos Rois, & contentons-nous de voir *le Boucher* dans nos cabinets.

Il ne me reſte plus qu'à faire connoître le véritable Auteur d'un ouvrage qui a été attribué à deux perſonnes différentes. La conformité des noms a pu ſeule produire cette mépriſe. J'ai eu le ſort de *Soſie*, & l'on n'a pas voulu, même en me voyant, que je fuſſe moi. Que faire quand on ne ſe rend pas à l'évidence? Il faut ſe conſoler, & dire: *ſic vos non vobis.*

ACTEURS.

LE LORD PORTER.

Le Marquis DE RAZILLI, *vêtu en chenille à l'Anglaiſe.*

DUVAL, *Maître de Langue.*

FRIVOLE, *Maître de Danſe.*

JÉROME, *Gocher de fiacre, ivre.*

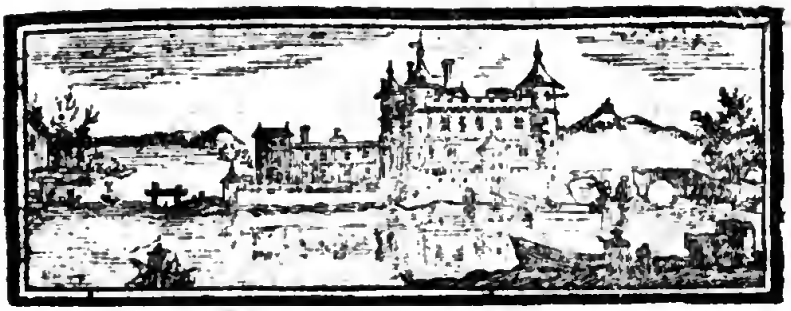
La Marquiſe DE VOLMAR.

Madame ALAIN & deux Enfans.

UN MUSICIEN & ſa Suite.

GERMAIN, *Valet de Milord.*

La Scene eſt à Paris.



L'ANGLAIS A PARIS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE LORD PORTER, *assis à une table où il prend du thé.*

GRACES à la paix, me voilà donc à Paris pour la seconde fois; il me tardoit de revoir cette aimable Ville, le centre du bon goût, de la politesse & du plaisir. Depuis que cette diable de guerre il dure, je vis en exil au milieu de mon Patrie, & j'y cherche en vain ce qu'on ne peut trouver qu'ici. Les hommes sont, il faut en convenir, de grandes folles de se battre: la vie est assez courte sans l'abréger; mais nos querelles sont terminées, & je reviens embrasser nos amis. Nos amis! oui, je dis bien: le Français est le plus digne de l'être.

Je commence à sentir que je respire un meilleur air; il me semble que je suis porte mieux, & que la gaité me revient. Nous autres Anglais nous sommes chez nous tristes, noirs, rêveurs, mélancoliques; en France

nous devenons vifs, enjoués, pétulans, badins. C'en eſt fait, je renonce pour jamais à Londres, je n'aime pas les brouillards.

Quant à nos femmes, ce ſont de belles ſtatues, des marbres inanimés; les Anglaiſes raiſonnent l'amour, les Françaiſes l'inſpirent, voilà ce qu'il me faut. Sexe charmant, recevez mon hommage, & le tribut d'un cœur qui depuis cinq ans n'a pu aimer perſonne. Le diable me porte ſi je mens: une, deux, trois & cinq; il y a, mon foi, cinq ans; mais il eſt facile ici de réparer le temps perdu, & l'amour qui, en Angleterre marche & ſe traîne peſamment, vous fait voyager ſi vîte en France, qu'on s'apperçoit bientôt que ce petit Dieu vous promene dans ſes états.

Mon arrivée dans cette pays, il étonnera, je crois, bien du monde. La Marquiſe de Volmar l'ignore juſqu'à préſent; je ſuis bien aiſe de m'amuſer quelque temps de ſon jalouſie. Elle n'aura pas manqué de m'accuſer de perfidie, de trahiſon: ſes dernieres lettres m'annoncent même qu'elle ne comptoit plus ſur mon retour; je l'ai laiſſée dans cette idée pour éprouver ſes ſentimens. Si la Marquiſe m'aime toujours, j'en ſerai fort charmé pour elle & pour moi: ſi elle ne m'aime plus, eh bien, je me conſolerai d'une infidelle avec une autre; j'en ai déjà trouvé l'occaſion. J'ai remarqué Jeudi dernier au bal de l'Opéra une femme à laquelle je ne crois pas être indifférent; quand j'ai vu qu'elle m'en vouloit décidément, je me ſuis mis à folâtrer & à papillonner de belle en belle: ça m'a parfaitement réuſſi. La dame eſt devenue furieuſe; mais ce qui m'étonne, c'eſt qu'elle n'a pas parlé. Si ce n'étoit pas une femme.... Oh, c'en eſt une, & je veux pourſuivre l'aventure. Il y a ce ſoir grand bal, j'irai, je la verrai, je deviendrai plus preſſant, plus vif, plus entreprenant; & ſi elle fait la cruelle, je parlerai Anglais.

SCENE II.

PORTER, GERMAIN.

GERMAIN.

MIlord, votre maître de langue.

PORTER.

Faites entrer.

SCENE III.

M. DUVAL, PORTER.

DUVAL.

MIlord, je vous apporte les nouveautés du jour; & ces ouvrages éphémeres que l'industrie des Libraires a imaginés pour amuser l'homme oisif.

PORTER.

Posez-vous, Monsieur, j'ai beaucoup de choses à vous dire, nous passerons ensuite à l'examen de vos feuilles.

DUVAL.

Milord, je vous écoute.

PORTER.

Vous sçavez, Monsieur, que je cherche un secretaire & un homme de compagnie; les qualités que j'ai remarqué chez vous m'ont déterminé en votre faveur; & je vous ai choisi pour remplir ces deux places.

DUVAL.

Que je suis heureux, Milord, d'avoir fixé votre attention! Je sens trop combien il est avantageux d'être auprès de votre personne.

PORTER.

Point de complimens, Monsieur; je me méfie de ceux qui en font.

DUVAL.

Milord, vous n'aurez plus à me faire ce reproche. Je ſçais combien l'adulateur eſt vil ; mais l'homme opulent veut être flatté.

PORTER.

Tant-pis pour l'homme opulent, il a tort ; moi je ne connois que le mérite ; quiconque en a, devient mon égal. Que donne-t-on à l'Opéra ?

DUVAL.

Milord, ces feuilles vous en inſtruiront, je vais vous en faire la lecture.

PORTER.

Parcourez, parcourez. Il ne faut pas mettre plus de temps à les lire, qu'on eſt de temps à les faire. Que de feuilles ! je n'y avois pas pris garde ; c'eſt donc maintenant comme à Londres ?

DUVAL.

La même choſe, Milord ; on n'a peut-être jamais tant imprimé.

PORTER.

Et jamais moins écrit

DUVAL.

Nous commencerons par le Mercure.

PORTER.

Comme ils viendront ; cela m'eſt égal.

DUVAL.

Le Coloſſe de Rhodes & la Souris.... Fable.

PORTER.

Paſſez.

DUVAL.

Les Mécontens.... Piece fugitive.

PORTER.

Les Mécontens ! Il y en a beaucoup dans le monde. La ſeule choſe que je deſire eſt de n'en pas faire ici.

DUVAL.

Journal de Paris.... Vers.

PORTER.

Point de Vers, je vous prie.

DUVAL.

Nécrologie.

PORTER.

Nécrologie. Qu'eſt-ce que ſignifie cet mot ?

DUVAL.

C'eſt l'éloge des hommes illuſtres.

PORTER.

Voyons....

DUVAL.

Le célebre Préſident de Monteſquieu vivoit en l'année....

PORTER.

Je vous arrête. Je ſuis indigné de voir que l'on confie à des feuilles volantes un nom ſi précieux : c'eſt ſur le marbre & l'airain qu'il faut le graver, & non pas ſur des chiffons.

DUVAL.

Trait de bienfaiſance.

PORTER.

Voilà ce que j'aime : l'article eſt-il long.

DUVAL.

Non, Milord, il ne tient que deux lignes.

PORTER.

Tant pis : laiſſez cet papier.

DUVAL.

Milord, voulez-vous prendre votre leçon de françois ?

PORTER.

Je vous en tiens quitte pour ce matin.

DUVAL.

L'étude de notre langue ne vous coûtera pas grand travail, car vous êtes déjà parvenu à un degré de perfection auquel peu d'Etrangers doivent prétendre.

PORTER.

Je n'en ſçais rien. Je ſuis toujours fort embarraſſé avec cet diable de maſculin & de féminin.

DUVAL.

La premiere regle de notre langue, eſt que l'ad-

jectif doit toujours s'accorder avec le ſubſtantif, en genre, en nombre & en cas.

PORTER.

Ma foi, que le maſculin & le féminin s'arrangent; quand ils ſe rencontrent, cela me fait plaiſir; quand ils ne ſe rencontrent pas, j'en ſuis fâché, mais ce n'eſt pas mon faute, je fais ce que je puis.

SCENE IV.

PORTER, DUVAL, GERMAIN.

GERMAIN.

Milord, votre maître de danſe.

PORTER.

Bon! Faites monter.

DUVAL.

Milord, je me retire.

PORTER.

Comme vous voudrez. A propos, n'oubliez pas les livres dont je vous ai parlé hier. Je veux avoir une bibliotheque parce que c'eſt meuble qui ſe conſerve long-temps ici.

DUVAL.

Milord, je me conformerai à vos deſirs.

SCENE V.

PORTER, *ſeul.*

Monſieur Duval eſt un homme précieux dans ſon eſpece; de tous les Sçavans que je connois, c'eſt ſans contredit le plus aimable, car il n'ennuie perſonne.

SCENE VI.

PORTER, FRIVOLE.

PORTER.

BOnjour, Monſieur Frivole.

FRIVOLE.

Milord, j'ai l'honneur de vous aſſurer de mon très-humble reſpect.

PORTER.

Je ſuis dans un grand déſeſpoir de ne pouvoir prendre mon leçon aujourd'hui ; mais je me ſente lourd, peſante ; je ne ſuis pas dans mon aſſiette ordinaire.

FRIVOLE.

Milord, la danſe ne doit être qu'une affaire de plaiſir ; le moyen de s'en amuſer long-temps, c'eſt de ne point la regarder comme une occupation ſérieuſe.

PORTER.

En ce cas, je m'en amuſerai long-temps ; car je ne trouve rien de plus extravagant que des pas, des caprioles ; & je crois que quand les pieds ſont légers, la tête eſt vuide.

FRIVOLE.

Milord, rendez plus de juſtice à notre Art. Ce n'eſt plus cette Danſe ancienne, qui ne repréſentoit au Spectateur ennuyé que des figures froides & inſipides ; c'eſt une Danſe pantomime, qui exprime toutes les paſſions dont le cœur de l'homme eſt agité. C'eſt un tableau enrichi des plus ſuperbes couleurs, où chaque perſonnage ſe meut & agit au gré du génie créateur par lequel il reçoit la vie & le ſentiment. Rois, Pâtres, Héros, Bergers, Sujets, Eſclaves, Amans heureux, Amans trompés, tout eſt ſoumis à l'Art du Danſeur, & ne brille ſur nos Théatres que par l'éclat qu'il reçoit de nous.

PORTER.

Ma foi, vous aurez beau dire; je trouve qu'il eſt fort ridicule de faire danſer Achille & Agamemnon.

FRIVOLE.

Les pas ne ſont point de ſimples mouvemens de jambes imaginés pour faire valoir la légéreté & la ſoupleſſe; les pieds ont leur langage, & forment des phraſes qui ont aux yeux du Connoiſſeur l'énergie du Diſcours. Par exemple, un vieillard s'approche-t-il d'une jeune perſonne pour lui parler de ſa tendreſſe, eh bien! des *coulés*, des *briſés*, des *pliés*. Un Amant ſurprend ſa Maitreſſe avec ſon Rival; propos, diſpute, querelle. L'Amant eſt le plus fort, & chaſſe le Rival avec des *jetés battus*. Un Berger & une Bergere ſe donnent rendez-vous dans un bocage, & ſe jurent une fidélité éternelle: alors *pas tombés*, *pas retrouſſés & aſſemblés*. Un Préſident & un Officier ſont amoureux de la belle Julie: ils vont tous les deux chez elle pour l'engager à faire un choix; le Préſident l'aborde, *pas grave*; l'Officier approche; *pas relevés*, *entrechat à huit*: Julie congédie le Préſident, *contretemps en arriere*: elle donne ſa main à l'Officier, *contretemps en avant*.

SCENE VII.

GERMAIN, PORTER, FRIVOLE.

GERMAIN.

AH! Milord, un accident terrible.

PORTER.

Parlez vîte.

GERMAIN.

Votre Cocher s'eſt laiſſé tomber en conduiſant votre voiture à la campagne, & s'eſt dangereuſement bleſſé.

PORTER.

PORTER.

Partez, courez, envoyez à ſon ſecours, & qu'on ait ſoin de lui comme de moi-même. (*Pendant ce temps le Maître de danſe fait des pirouettes en frédonnant.*) (*Porter regarde le Danſeur avec indignation.*) Je ſçavois bien que votre tête, il étoit vuide : mais je croyois qu'il vous reſtoit quelque choſe dans le cœur.

FRIVOLE.

Excuſez, Milord, une diſtraction....

PORTER, *lui donnant une bourſe.*

Tenez, voilà pour vos jambes ; ne vous préſentez jamais devant moi.

FRIVOLE, *recevant l'argent.*

Vous ne voulez pas que je vous faſſe répéter votre gargouillarde. (*Voyant que Porter ne l'écoute point ; il ſe retire d'abord un peu confus ; il reprend enſuite ſon air gai, & ſort en battant des entrechats.*)

SCENE VIII.

PORTER, *ſeul.*

CEt homme m'a mis dans une agitation diabolique ! J'ai beſoin de quelqu'un pour me diſſiper. Le Marquis de Razilli devoit venir cet matin : je l'attends avec impatience. C'eſt un homme adorable ; s'il a la légéreté du Français, au moins en a-t-il toutes les bonnes qualités.

SCENE IX.

PORTER, GERMAIN.

GERMAIN.

MOnsieur, le Marquis de Razilli.

PORTER.

Bon! je suis contente; dépêchez-vous, il me tarde de le revoir. Le charmant frippon! il est léger, badin, folâtre, je l'aime fortement.

SCENE X.

PORTER, RAZILLI.

RAZILLI.

EH! bonjour, Milord.

PORTER.

Bonjour, Monsieur le Marquis.

RAZILLI.

Je vous croyais mort, enterré.

PORTER.

Je ne reviens pas de mon surprise.

RAZILLI.

Sortez-vous de l'autre monde?

PORTER.

Non, pas tout-à-fait; mais en vous voyant, je crois y être. Plus je vous regarde, moins je vous reconnois. La peste m'étouffe! si l'on ne m'avoit pas dit votre nom, je vous aurois pris pour un Palefrenier Anglais.

RAZILLI.

Vrai, là, sérieusement.

PORTER.

Sur mon foi.

RAZILLI.

Que je vous embraſſe, Milord; vous ne pouviez me faire un compliment plus galant.

PORTER.

Vous ſçavez, Monſieur le Marquis, que nous ne ſommes pas flatteurs.

RAZILLI.

Il me ravit, ce cher Lord. J'ai l'air d'un Palfrenier Anglais, je ſuis tranſporté.

PORTER.

Tirez-moi d'embarras; je ne connois rien à cette métamorphoſe.

RAZILLI.

Comment! vous ne ſçavez pas, vous ne devinez pas; c'eſt la mode, le coſtume, le genre: voici le Français du matin... Habit de ſaiſon, coëffure à groſſes boucles, la tête haute, le maintien noble, dans un char ſimple & léger qui fait voler la pouſſiere, voilà le Français de l'après-midi.

PORTER.

C'eſt-à-dire que vous êtes Anglais le matin, & Français le ſoir. Si j'étois Français, je me ferois honneur de l'être toute la journée.

RAZILLI.

Nous autres nous ne cherchons que ce qui nous amuſe, & la mode fait notre occupation; c'eſt elle qui dirige nos goûts & nos plaiſirs: nous changeons de forme avec elle, & n'exiſtons que par elle. Mais, Milord, ne vous y trompez pas: le Français n'a que l'écorce de la frivolité; c'eſt un jardin tantôt négligé, tantôt cultivé avec art, où l'on trouve des fruits en toute ſaiſon. Dites-moi, Milord, irez-vous ce ſoir au Bal?

PORTER.

J'y ſuis attendu par l'objet le plus raviſſant.

RAZILLI.

En ce cas, je vous conſeille de ne pas vous faire

attendre ; c'eſt un endroit où les femmes s'impatientent bientôt. Eh ! quelle eſt cette beauté, ce tendron ? Vous connoiſſez ma réputation, Milord, & je ſuis, ſans contredit, l'homme le plus diſcret de la France.

PORTER.

Je ne la connois pas bien encore : mais elle m'aime beaucoup, j'en ſuis sûr. J'ai le cœur ſenſible, je ne veux pas la faire ſouffrir davantage.

RAZILLI.

Je ſçais tout mon Bal par cœur, il n'y a que moi dans Paris pour vous deviner un maſque. Comment étoit-elle habillée ?

PORTER.

En blanc.

RAZILLI.

La taille ?...

PORTER.

Elancée.

RAZILLI.

La main ?...

PORTER.

Petite & potelée.

RAZILLI.

Le pied ?...

PORTER.

Mignon.

RAZILLI.

M'y voilà bientôt. Les cheveux longs & pendans?

PORTER.

Juſtement.

RAZILLI.

Coëffée en fleurs ?

PORTER.

Véritablement.

RAZILLI.

Délicieux ! excellent !

PORTER.

Vous la connoiſſez, Monſieur le Marquis ?

RAZILLI.

Pas ſi bien que vous, Milord, pas ſi bien. La rencontre eſt plaiſante.

PORTER.

Dépêchez-vous, Monſieur le Marquis; mon amour, il eſt fort preſſé.

RAZILLI.

Tranquilliſez-vous, vous ne ſouffrirez pas long-temps. Cette charmante, cette adorable, cette divine, c'eſt votre ancienne, la fille du Comte de Volmar; cette jeune folle, cette Héroïne de Roman, qui trouvoit mauvais que vous ne l'euſſiez pas épouſée après le lui avoir promis. Vraiment, s'il falloit tenir tout ce qu'on promet, on ſeroit perdu, ruiné. Se marier parce qu'on vous a trouvé aimable, c'eſt nouveau, mais très-nouveau.

PORTER.

Maudite rencontre!

RAZILLI.

Vous auriez trop ri de voir le déſeſpoir de la petite: ça penſé devenir tragique; elle vouloit ſe poignarder, ſe noyer, s'empoiſonner; il n'y a que le genre de mort qui l'ait embarraſſé juſqu'à préſent. Le pere jettoit les hauts cris; il diſoit qu'il vouloit en demander raiſon à toute l'Angleterre. Le frere, plus extravagant que les autres, devoit être le Dom-Quichotte, & courir le monde armé de toutes pieces, pour vous faire un mauvais parti. Ça a fait un tapage étonnant dans Paris pendant plus... de deux heures. Mais ſoyez tranquille: le bonhomme de pere eſt dans les eſpaces imaginaires. Oh! il eſt bien là. Pour le frere, il ne tardera pas à devenir inviſible auſſi, & vous ſerez bientôt maître du champ de bataille.

PORTER.

Je ſais maintenant ce que j'ai à faire.

RASILLI.

Rien n'eſt plus ſimple, du réchauffé n'eſt bon à rien. Il faut lui dire: Que me voulez-vous? Vous

m'aimiez, je vous aimois, je ne vous aime plus; attendez, l'on vous aimera peut-être un jour.

PORTER.

Non, Marquis; j'ai fait une faute, je veux la réparer.

RAZILLI.

Voilà ce qui s'appelle le ſentiment tout pur; c'eſt ſans doute pour me chaſſer: eh bien! je me retire, car la place n'eſt pas tenable. On vous verra ſans doute ce ſoir au Bal: bien des choſes à la petite.

PORTER.

J'y ſerai, Monſieur le Marquis, & j'aurai de la ſatisfaction de vous y rencontrer.

RAZILLI.

Allons, livrez-vous bien à vos remords, aux tranſports de la tendreſſe; du pathétique, du romaneſque; que la reconnaiſſance ſoit chaude. Oh! c'eſt du dernier plaiſant! (*Il ſort.*)

SCENE XI.

PORTER, *ſeul.*

C'EST décidé, j'irai trouver la Marquiſe de Volmar; elle verra que je ſuis encore digne d'elle. Mon intention ne fut jamais de la tromper. Lorſque je lui rendis mes hommages, mes vues étoient droites; la guerre m'a empêché de les remplir; c'eſt à moi maintenant à la venger du menſonge. L'honneur des femmes tient à l'opinion publique; flétrir leur réputation, c'eſt les outrager dans ce qu'elles ont de plus précieux. Dès ce ſoir, je veux confondre la calomnie.

SCENE XII.

GERMAIN, PORTER.

GERMAIN.

MIlord, voici une Lettre.

PORTER.

Quelqu'invitation, ſans doute; j'ai bien autre choſe en tête. « Votre ſilence eſt étonnant, Milord; » vous n'ignorez pas les promeſſes que vous avez » faites à Mademoiſelle de Volmar. Si vous les avez » oubliées, je vous les rappelle. Il faut les remplir » aujourd'hui, ou vous battre avec moi; choiſiſſez » entre ces deux partis. Je vous attendrai ce ſoir à » onze heures, place du Carouzel. Apportez vos » piſtolets, j'aurai les miens.

» Le Comte DE VOLMAR, frere. »

Belle invitation! Mon choix eſt fait, je me battrai. Germain, dites que je m'y trouverai à onze heures préciſes.

SCENE XIII.

PORTER, *ſeul.*

IMprudent, tu me provoques! tu me défies! Je te montrerai que je ne crains pas les menaces. Sans toi, j'allois... mais il n'eſt plus temps. J'aime mieux mourir, que de paſſer dans le monde pour avoir fait par lâcheté ce que je devois faire par honneur.

(*Le Théatre change & repréſente une place publique. On voit à droite la porte-cochere d'un Hôtel. Les ſcenes ſuivantes ſe paſſent dans la nuit la plus obſcure.*

SCENE XIV.

JÉROME, *Cocher de Fiacre, ivre.*

(*Il chantonne.*)

QUi va là ? Qui va là ? Perſonne. (*Il chante.*) Monſieur de la Fleur !... mais c'eſt affreux ; donner un rendez-vous à un galant homme, & ne pas y venir. Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ça ? Il y a deux heures bientôt que je demande Monſieur de la Fleur à tous les Cabarets du quartier, c'eſt inutile Ah ! mon ami, parce que vous êtes un Cocher Bourgeois, & que je ne ſuis qu'un Cocher de Fiacre, vous croyez qu'on doit vous attendre, pas de ça. Je vous attraperai ben ; car je boirai tout ſeul ; mais voyez donc cet *Olibrius*, ce faquin, ça ne vous eſt pas plutôt en condition, que ça ſe donne des tons, ça fait le Monſieur. (*Il ſe donne le nez contre une borne & tombe.*) Queſt-ce que c'eſt donc que ça ? Que diable, on crie garre, & on n'accroche pas les gens. Allons, Cocher, votre main droite, avancez. Ah ! c'eſt une borne ! Mais où ſuis-je donc ? Pourquoi fait-il ſi noir ? Ma foi, Monſieur de la Fleur, vous viendrez quand vous voudrez. De peur de m'égarer, allons au Cabaret. Si vous venez, nous boirons enſemble ; ſi vous ne venez pas, je boirai pour vous & pour moi.

SCENE XV.

SCENE XV.

PORTER, JÉROME.

JEROME, *chantant.*

REveillons-la, réveillons-la...

PORTER.

Je ne me trompe pas, c'eſt ici l'endroit; avançons.

JEROME, *frédonnant.*

La Belle enfin s'éveilla.

PORTER.

Diable ſoit de l'ivrogne!

JEROME.

Ivrogne! C'eſt un qu'elqu'un qui me connoît; je vois ça tout de ſuite, moi.

PORTER.

Il ſemble que ce coquin ſe trouve là exprès pour nous déranger.

JEROME.

Déranger! — dérange-toi, ſi tu veux, la rue eſt aſſez large, (*Porter & Jérome ſe heurtent.*)

PORTER.

Prenez garde, mon ami, je perds patience à la fin. (*Il le pouſſe un peu rudement.*)

JEROME.

Doucement donc, je crois que tu te fâches. Si j'avois mon fouet.....

PORTER.

J'ai bien envie d'étriller cet impertinent; mais non: il vaut mieux lui parler doucement, c'eſt le ſeul moyen de m'en débarraſſer.

JEROME.

Ah! tu ne dis plus rien! Je ſçavois ben moi que je te ferais filer; je t'apprendrai à reſpecter un homme en place.

PORTER.

Mon ami !

JEROME.

Mon ami ! parlez-moi de ça ; j'aime qu'on ſoit honnête. Eh ben ! ſi je ſuis ton ami, il faut venir au Cabaret boire bouteille.

PORTER.

Je ſuis bien ſenſible à votre invitation ; mais, en vérité, je ne puis l'accepter.

JEROME.

Tu fais le vilain, tu as peur de payer ; viens toujours, je payerai, moi, je payerai.

PORTER.

Les gens de ma façon ne vont point au Cabaret, & ne boivent point avec vos pareils.

JEROME.

Je vous demande ben excuſe, not' Bourgeois ; ſi vous m'aviez fait putôt vot' généalogerie, je vous aurois rendu le reſpect que je vous dois. Eh ben ! not' Bourgeois, puiſque vous ne buvez pas avec les Cochers de Fiacre, vous leur donnez au moins queuquefois de quoi boire à votre ſanté.

PORTER.

De bon cœur, mon ami, voilà ſix francs.

JEROME.

Cómben faut-y vous rendre là-deſſus, not' Maître?

PORTER.

Rien, garde tout.

JEROME.

Allons donc, vous badinez, vous vous moquez.

PORTER.

Gardez, vous dis-je, & laiſſez-moi ſeul ici.

JEROME, *ôtant ſon chapeau.*

Monſieur le Comte, j'allons me retirer, & boire à votre ſanté par obéiſſance. Oh ! c'eſt qu'il ne faut pas pas nous dire les choſes deux fois ; nous autres Cochers de Fiacre, nous entendons le numéro : nous en voyons bien d'autres. (*à part.*) Gageons que ça vous eſt queuque grand Seigneur, qui

vient vous faire ici un tour de ſon métier... heim... (*Haut*) Nôt' Bourgeois, je demeure ſus la place du Palais-Royal, & je ſuis Z, Numéro vingt.

(*Il chante en ſortant : Je ſuis Lindor.....*)

SCENE XVI.

PORTER, *ſeul.*

A La fin le voilà parti. Le Comte de Volmar eſt homme d'honneur, je ſuis ſûr qu'il viendra. Maintenant que je ſuis ſeul, je veux penſer. Dans un inſtant je ſerai mort, ou j'aurai tué un homme ; & pourquoi ? Parce qu'il y a des méchans. Quelle extravagance ! Mais quand le préjugé parle, il faut ſe taire. Réfléchir, raiſonner eſt d'un lâche, & le point d'honneur vous dit en vous menant à la mort : Péris ſans murmurer.

SCENE XVII.

PORTER, Madame ALAIN ET SES ENFANS.

(*Madame Alain tient une lanterne, & marche entre ſes deux enfans.*)

PORTER.

QU'apperçois-je ? De la lumiere, une femme & des enfans.....; ſeuls à cette heure-ci ! Il y a là-dedans quelque choſe d'extraordinaire. Ils approchent. Je vais me mettre dans un endroit d'où je puiſſe les examiner ſans être vu.

Madame ALAIN.

Quelle nuit ! quelle obſcurité ! Je ne ſçais où je vais ; les forces me manquent, je tombe de foibleſſe.

FRANÇOIS.

Maman, j'ai bien froid.

Madame ALAIN.

Du courage, mon ami, la nuit ne ſera pas longue.

NANNETTE.

Mais, ma bonne maman, où eſt papa ? Il m'avoit dit qu'il reviendroit tout de ſuite.

Madame ALAIN.

Il n'eſt pas loin, ma fille, je l'attends à chaque minute. (*A part.*) Les pauvres enfans ! Ils me déchirent le cœur. Faut-il que je ſois obligée de les tromper !

NANNETTE.

Oh ! ma bonne maman, cela n'eſt pas bien, de me tromper ; vous me grondez, vous ſçavez, quand je ments.

Madame ALAIN.

Sois tranquille, ma chere amie, ton papa va venir. Mes enfans, voici des bancs, repoſez-vous.

FRANÇOIS ET NANNETTE.

Et vous, maman ?

Madame ALAIN.

Et moi auſſi. Je vous aime trop pour vous quitter. Quelle ſituation affreuſe ! Les hommes ſont ſans pitié. Le Riche dort tranquille dans ſon Hôtel, tandis que le Malheureux meurt de faim à ſa porte.

FRANÇOIS.

Ma bonne maman, nous n'avons pas ſoupé.

NANNETTE.

Ni vous, ma chere maman.

Madame ALAIN.

Hélas ! je n'ai que des larmes à leur donner.

PORTER, *à part.*

Ce ſont des Malheureux : je vais leur apprendre que le Riche veille quelquefois.

Madame ALAIN.

Ah Ciel ! j'entends la voix d'un homme.

PORTER.

Oui, Madame, c'eſt un homme ; cela vous étonne ? Vous avez raiſon ; car ils ſont maintenant fort rares.

Madame ALAIN.

Excuſez, Monſieur, la frayeur que m'a cauſé votre préſence.

PORTER.

Raſſurez-vous, Madame, je ne viens ici que pour vous faire du bien.

Madame ALAIN.

Du bien, Monſieur, je n'en reçois de perſonne ; le travail de mes mains ſuffit au beſoin de ma famille.

PORTER.

La diſſimulation eſt inutile ; j'ai tout entendu, Madame. Je ſçais que vous mourez de faim par orgueil.

Madame ALAIN.

Eh bien ! Monſieur, puiſque vous ſçavez tout, je ne vous cacherai pas plus long-temps l'état affreux où je ſuis. Mon mari & moi, nous étions venus à Paris, ſolliciter un procès d'où dépend notre petite fortune : après avoir dépenſé à la pourſuite de cette affaire, le peu d'argent qui nous reſtoit, nous fûmes obligés de contracter quelques dettes : nos créanciers, fatigués d'attendre, ont uſé de rigueur envers nous, & l'on ne nous a pas même laiſſé d'aſyle.

PORTER.

C'eſt affreux ! abominable ! Vous ſerez bientôt vengée de ces miſérables. Tenez, Madame, voilà mon porte-feuille : vous y trouverez mon nom, ma demeure, & des effets payables à vue. Allez chez moi, ma maiſon ſera la vôtre. Si je ne revenois pas. *A part.* Je ne ſçais comment dire cette choſe. *Haut.* Si j'étois par hazard. *A part.* Diable ! c'eſt fort embarraſſant. *Haut.* N'importe, gardez

tout ; je ferai mon poſſible pour vous revoir bientôt.

Madame ALAIN.

Ah Monſieur ! quelle généroſité ! Je ne ſçais ſi je dois accepter ou refuſer ; il ſuffit d'être malheureux pour être ſoupçonnés.

PORTER.

Laiſſez les coquins ſoupçonner les honnêtes gens, & faites ce que vous devez à votre mari & à vos enfans.

Madame ALAIN.

Mes enfans, jetez-vous aux genoux de votre bienfaiteur.

PORTER.

Non point ; qu'ils m'embraſſent. (*Il les baiſe.*) Je les trouve fort intéreſſans.

Madame ALAIN.

Permettez, Monſieur, que j'aille faire part à mon mari de vos bienfaits.

PORTER.

C'eſt juſte, Madame. La ſeule choſe que je vous recommande, c'eſt de ne point dire l'endroit où vous m'avez rencontré.

Madame ALAIN.

Je n'oublierai jamais, Monſieur.....

PORTER.

Ce n'eſt pas néceſſaire. (*Il s'éloigne pour éviter ſes remercimens.*)

Madame ALAIN.

Allons, mes enfans, allons joindre votre papa.

(*François & Nannette ſuivent leur mere, la petite quitte ſa main & revient dire au Lord :* Adieu papa.

PORTER, *l'embraſſant avec tranſport.*

Adieu, mon enfant.

Madame ALAIN.

Monſieur, pardonnez-lui cette expreſſion ; à ſon âge on ignore.....

PORTER.

Elle ne ſe trompe pas, les malheureux ſont mes enfans.

SCENE XVIII.

PORTER, *ſeul.*

MAintenant ſi je ſuis tué, cela m'eſt indifférent, je mourrai avec la ſatisfaction d'avoir paſſé un quart d'heure de temps d'une maniere fort agréable ; mais le Comte n'arrive pas. Le temps me paroît fort long ; attendons, il ne peut tarder.

SCENE XIX.

PORTER, UN MUSICIEN, *ſuivi de pluſieurs autres, vient pour donner une ſérénade, & dit.*

LE MUSICIEN.

DOucement, c'eſt ici..... Point de bruit.

PORTER.

Le voici ſans doute.

LE MUSICIEN

Etes-vous prêts ? Commencez.

PORTER, *prenant ſon piſtolet.*

Je ne commence point, c'eſt à vous.

LA MARQUISE.

Le lâche !

PORTER.

Point d'injures, les honnêtes gens ne doivent pas les connoître. Vous m'avez menacé, apprenez que la craînte n'a aucun pouvoir ſur mon ame.

LA MAQUISE.

Eh bien ! défends-toi.

PORTER.

Commencez, vous en avez le droit.

La Marquiſe tire ſon piſtolet en l'air.

PORTER.

Etes-vous ſatisfait ?

LA MARQUISE.

Je ne le ſerai qu'après que tu m'auras arraché la vie.

PORTER *tire ſon coup en l'air.*

Voilà comme je me bats avec ceux que j'ai inſultés. — Soyons amis. — J'épouſe maintenant votre ſœur ; ſi vous ne m'en croyez pas encore digne, recommencez : me voilà.

LA MARQUISE, *en jetant ſon manteau.*

Tant de généroſité me déſarme : reconnoiſſez la Marquiſe de Volmar qui vous pardonne.

PORTER.

C'eſt vous, Marquiſe. Eſt-il poſſible ? C'eſt vrai. — Diable ! Mademoiſelle, cependant ſi vous m'aviez tué, je ne vous épouſois pas.

LA MARQUISE.

Ah, Milord ! Je n'en eus jamais l'intention : lorſque je vous ai attaqué, mes armes n'étoient pas dangereuſes.

PORTER.

Mais ſi je n'avois pas été un galant homme, & que je vous euſſe tuée.

LA MARQUISE.

Je ne demandois que la mort ; à quoi ſert la vie ; quand on eſt condamné à la paſſer dans l'opprobre,

PORTER.

Dans l'opprobre! Non, Mademoiſelle. Moi manquer à mon parole! Je ſuis Anglais; quand je partis pour mon pays, je faiſois mon devoir. Après une longue abſence, je revenois enfin terminer vos inquiétudes; mais votre frere m'en a empêché; ſa précipitation, ſa lettre, ſes menaces....

LA MARQUISE.

Mon frere ignore ce qui vient de ſe paſſer; la lettre que vous avez reçue ce matin étoit d'une main étrangere.

PORTER.

Je reſpire maintenant; je ne lui aurois jamais pardonné d'avoir cherché à m'intimider; mais je lui rends mon eſtime & mon amitié: allons chez lui de ce pas; ſi j'ai eu des torts à ſes yeux, je veux les réparer à l'inſtant. Mademoiſelle, quand un honnête homme s'égare, ſon erreur ne dure pas longtemps, la probité & l'honneur le ramenent bientôt à ſes devoirs.

FIN.

Lu & approuvé. A Paris, ce 2 Avril 1783.
SUART.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer. A Paris, ce 4 Avril 1783. *LE NOIR.*